GILLETTE & L'ORÉAL,

WOMEN USA

VOL. IV

Missouri • Montana • Nebraska • Nevada
New Hampshire • New Jersey
New Mexico • New York



FERDINANDO FREGA

GILLETTE & L'ORÉAL, WOMEN USA — VOL. IV

Missouri, Montana, Nebraska, Nevada, New Hampshire, New Jersey, Nouveau-Mexique, État de New York. La quatrième étape de la traversée américaine, des plaines jusqu'à la côte Est.

Chapitre zéro — ouverture commune

Ce chapitre d'ouverture est commun aux six volumes de Women of the United States. Il est reproduit ici en entier, et replié, pour que la série puisse se lire dans l'ordre sans répétition.

CHAPITRE ZÉRO

Ici, le monde n'est pas un territoire : c'est une limite. Le pôle Nord n'accueille pas, ne pardonne pas, ne laisse aucune place à l'erreur. Le blanc règne en entité absolue, silencieuse et sans mémoire. La température n'est pas une donnée météorologique : c'est un prédateur. La nuit dure des mois, écrase les pensées, déforme les contours des gens, avale leur volonté.

Les communautés sont rares, petites et fermées. Inuits, Yupiks, peuples de l'Arctique vivent là où personne ne choisirait de rester. Ici, chaque individu est indispensable à la survie du groupe. Si vous n'êtes pas utile, vous devenez un fardeau. Et ceux qui deviennent des fardeaux disparaissent dans le silence, dans la neige, dans la logique d'un milieu qui ne fait aucune concession.

Les bases scientifiques ajoutent un autre genre de froid : celui des hiérarchies. Ici, une femme est une présence rare, une anomalie qui doit s'adapter ou succomber.

En ce lieu, la notion de « disparition » n'existe pas. Il n'y a que le blanc, qui efface tout.

Femmes inuites et yupik

La fille de l'Arctique n'est pas choyée : elle est préparée. Elle apprend tôt à résister au froid, à l'obscurité et à la faim. Elle doit devenir utile au clan, parce qu'ici l'identité n'est pas personnelle. Elle est fonctionnelle. La femme porte le poids de la famille et de la communauté : la nourriture, le feu, les enfants, les peaux, les soins. Personne ne parle de droits. Personne ne parle de fragilité. La dépression existe, mais elle n'a pas de nom. La violence existe, mais elle n'a pas de témoins.

La femme des bases scientifiques

Instruite, compétente, habituée à la discipline. Elle arrive comme chercheuse, technicienne, médecin. Elle découvre vite que le pôle Nord ne reconnaît pas les diplômes. Ici, seule compte la solidité mentale. Les hiérarchies masculines la dominent, et le moindre signe de faiblesse est lu comme de la faiblesse. C'est un milieu où la force ne suffit pas : il faut une maîtrise de soi extrême.

La femme occidentale « venue d'ailleurs »

Élevée dans la liberté, elle arrive en croyant pouvoir vaincre le froid. Mais le lieu la brise : la solitude, les espaces minuscules, les silences sans fin. Les bases ne sont pas des communautés, ce sont des mécanismes. Et une femme, à l'intérieur d'un mécanisme conçu par des hommes, doit se battre pour ne pas disparaître.

Le voyage au bout du monde

Mon voisin, Antonio, dit Nino, parlait depuis des années du cap Nord, du soleil de minuit, des mois sans obscurité. C'était un rêve qu'il gardait dans sa poche, comme une chose impossible. Un matin de mai, je sonnai à sa porte et lui dis seulement ceci : « Fais ta valise. Je reviens dans une heure. Nous serons de retour dans 30 jours. » Il me regarda, surpris, heureux. Sa femme, inquiète, demanda quels étaient nos projets. « Courir après un rêve », répondis-je.

Nous montâmes en voiture. Nos femmes nous regardaient comme des fous. Mais ce voyage était réel. Nino était déjà plein de questions. « Où on va ? Combien d'argent je dois prendre ? » « Détends-toi, lui dis-je. On y sera dans 54 heures. Seulement 5 000 km. On est dans le nouveau Range Rover. Profite de la route. »

Tous les 300 km je devais m'arrêter : lui, de douze ans mon aîné, avait son propre rythme. Moi, j'avais de l'eau et des boissons ; lui, son café et ses besoins physiques. Et plus nous avancions, plus il parlait de sa vie. Des choses que je n'aurais jamais sues sans cette route interminable.

Deux hommes seuls dans une voiture parlent toujours de femmes. Lui n'avait connu que la sienne. Je ris. Je le rassurai : « Nous sommes tous pareils. »

Il me demanda comment je faisais pour garder la tête claire en conduisant 60 heures. Je lui parlai de la Russie, quand à 22 ans j'avais roulé 51 heures pour rencontrer une femme que je n'avais jamais vue. « Les distances ne sont pas des limites, lui dis-je. Ce sont des excuses. Je n'en ai jamais eu. »

L'arrivée dans le blanc

Nous entrâmes en Norvège. Une auberge sur la route. Nous y laisserions la voiture et continuerions en traîneau.

La guide était emmitouflée, impénétrable. Quand elle ôta ses lunettes, je découvris que c'était une femme. Une Norvégienne, silencieuse, directe, glaciale. Nino au centre du traîneau, elle devant, et moi, avec mes 190 cm, derrière, fermant la marche.

Il faisait encore jour. Ma montre indiquait l'heure, mais elle ne me disait pas s'il était minuit ou le matin. C'était le soleil de minuit. Nous avions atteint le cap Nord.

Nino pleura. Il me serra dans ses bras. Je lui dis en riant : « Attention… les gens vont croire qu'on est gays. » Nous rîmes, mais nous étions au bord du monde.

Puis vint le gel : –52 °C.

L'entrée dans le véritable Arctique

On nous conduisit dans un conteneur métallique pour nous changer. Des combinaisons extrêmement lourdes, rembourrées, fermées par des fermetures éclair compliquées.

Je payai pour la guide. Nino fut laissé dans un igloo avec quelques hommes ; moi, dans un autre, avec une famille : un vieil homme, entre 70 et 80 ans, et trois femmes entre 30 et 50 ans.

C'était un monde fermé. Simple. Brutal.

L'homme se tenait à l'écart. Les femmes tenaient le rythme. Et les toilettes, c'était une butte à cinq mètres de l'igloo : la crotte gelait avant de toucher le sol. Mon premier pipi devint une étoile arctique jaune. C'était le Nord qui me saluait.

La femme d'âge mûr, Magi, parlait un peu anglais. Le reste, c'étaient des gestes, des yeux, des mains. La langue du froid.

Comme je ne savais pas trop comment me servir de la combinaison, elle, sans réfléchir, me toucha l'entrejambe pour me montrer une fermeture cachée. Il n'y avait ni malice ni gêne : seulement la fonction. La survie.

Les trois jours dans l'igloo

On apporta à manger. Du poisson fumé, du poisson cru, du foie de morue, du ventre de baleine. Et des boulettes de requin. Il n'y avait pas de choix. Il n'y avait pas d'alternative. C'était ce que la nature donne.

Puis je bus : un liquide rouge. Je crus que c'était du vin. C'était du sang de baleine filtré, bouilli, sucré. Je le bus. Il me donna une force que je n'avais jamais ressentie. Une énergie primitive. Je crus que c'était de la cocaïne. Non. C'était le Nord qui entrait dans le corps.

Les femmes m'observaient. Le vieil homme sortait chasser. Je me reposais et je buvais du sang. Trois jours sans téléphone, sans internet, sans ordinateur, sans Nino. Seulement moi et elles.

Il n'y avait pas de nuit. Seulement la lumière, le feu, la glace et le souffle.

Les trois femmes s'allongèrent pour dormir. Je cherchai une place. La plus jeune leva le bras et me fit signe d'approcher. Elles éclatèrent de rire. Je ne comprenais pas. Elles dirent que j'étais leur « Noël ».

Une façon de dire que j'avais été accepté.

J’essayai de leur donner un peu d’argent pour les remercier. Elles refusèrent. Elles voulaient seulement une étreinte. Et quelques mots en calabrais, pour se sentir plus proches.

Là, je compris la valeur des vrais cadeaux : ceux qui ne s’achètent ni ne se vendent.

L’adieu de la guide

Au bout de trois jours, la guide arriva. Elle parla une heure avec les trois femmes. J’étais dehors. Je ne comprenais pas ce qu’elles disaient. Ce n’était pas mon affaire. C’était leur langue, leur monde, leur loi.

Dans le conteneur, pendant que je me déshabillais, la guide entra. Curieuse. Directe. Nordique. Elle me serra fort dans ses bras. Elle m’embrassa. Sa peau était blanche comme le lait. Ses yeux, bleus comme le ciel d’août.

Elle me demanda de l’emmener. Elle aurait fait n’importe quoi pour sortir de ce monde.

Je souris avec respect. Je ne pouvais pas. Je n’aurais pas dû.

Je ne lui laissai qu’une promesse : « Si tu as besoin de quoi que ce soit, écris-moi une lettre. Je t’aiderai. » Elle refusa même l’argent. C’était une belle femme, mais seule. Une solitude qu’on ne voit pas de loin. Une solitude que le froid ne pardonne pas.

Le retour à la maison

Nous allâmes chercher Nino. Il était ravi. Il ne voulait pas rentrer. Mais j’avais rendez-vous avec sa femme.

Il raconta à tout le monde ses trois jours. Moi, je me tus. Je n’ai jamais rien partagé avec l’homme. Seulement avec le papier.

Et ainsi, pendant que Nino retournait à son monde, j'étais déjà en route vers un autre. Une autre destination. Une autre rencontre.

Bienvenue.

Épilogue

Le Nord ne vous prend pas : il vous change. Et il ne vous

rend jamais entier. Les hommes viennent au pôle Nord chercher la lumière, le silence, des photos, des rêves. Les femmes restent pour survivre.

Les hommes racontent ce qu'ils ont vu. Les femmes taisent ce qu'elles ont vécu.

Les hommes repartent. Les femmes restent. Elles restent dans le froid, dans des maisons de neige, dans des silences que personne n'entend. Elles restent pour soutenir des communautés qui ne les célèbrent pas. Elles restent pour protéger les enfants, les vieux, les étrangers. Elles restent invisibles.

Je n'ai rapporté de là-bas qu'un seul souvenir : une femme belle, incroyablement belle, mais seule. Pas au sens romantique. Au sens humain. Au sens tragique.

Réflexion

Le Nord ne tue pas le corps. Il tue la présence. Et ce qui reste, c'est le blanc : un lieu où les femmes vivent et disparaissent en même temps.

C'est pour cela que j'écris. Parce que les lieux extrêmes ne racontent pas leur propre histoire. Et ceux qui les traversent ne peuvent pas s'offrir le luxe de se taire.

Pas moi. Pas moi. Ma terre m'a donné le jour, et le reste du monde m'accueille non comme un invité, mais comme quelqu'un de la famille.

De la blancheur absolue du Nord, je descendis dans la confusion absolue des États-Unis.

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

La mission impossible

Travailler dix-huit ans pour une entreprise américaine vous donne ce qu'aucune autre entreprise au monde ne peut vous donner : une culture du travail, des procédures, une mission claire et un système de valeurs qui ne sont pas de la théorie — ce sont une pratique quotidienne. On ne vous les explique pas ; on vous les construit. Et on le fait sans vous demander la permission.

J'étais au bureau de New York quand on me proposa un travail que je n'avais jamais imaginé. Pas une promotion. Pas une mutation. Une expérience.

Un programme confidentiel, créé pour valider un modèle de relations humaines à l'intérieur des États-Unis. Ils n'avaient choisi ni des managers, ni des psychologues, ni des formateurs. Ils avaient choisi des personnes dotées d'un certain type d'expérience du monde réel. Et mon nom était sorti — bien que je fusse dans la vente depuis dix-huit ans. Ils ne regardaient pas le poste : ils regardaient l'esprit.

L'épreuve était simple à expliquer et extrêmement difficile à accomplir :

visiter les 50 États américains en un an, en choisissant moi-même les villes et en restant au moins une semaine dans chacune.

Les deux dernières semaines seraient des vacances obligatoires. Ils couvriraient tous les frais. Je n'avais qu'à vivre, observer, comprendre, et remettre un rapport chaque lundi. Un compte rendu humain, sec, précis.

Je signai le contrat. Je prévins la maison. Ils ne demandèrent rien. Ils voulaient seulement savoir si les provisions du mois étaient arrivées. J'étais sur le point d'affronter une année en Amérique. Eux, comme toujours, affrontaient le mois suivant.

Par précaution, mon salaire était versé directement sur mon compte bancaire en Italie. C'était une manière polie de me dire : « Ne faites pas de bêtises. Vivez avec ce que vous avez. Voyons qui vous êtes vraiment. »

Ce n'est que quinze ans plus tard que j'ai eu accès à mes rapports originaux, aux analyses et aux documents qu'ils avaient rassemblés sur moi. Ce livre est né de là. J'ai obtenu l'autorisation de le publier, à une condition : ne jamais nommer l'entreprise qui l'avait commandé.

Peu importe. Cette histoire ne parle pas de logos. Elle parle d'un homme dans un pays impossible à comprendre si on ne le vit pas soi-même.

Commencer par le point le plus éloigné ?

Le choix logique était de partir des marges, pas du centre. Pour deux raisons simples :

1. Je sortais à peine de l'expérience : grande lucidité, attention maximale.

2. En partant de l'extrême, je pourrais corriger la route et finir le voyage proprement.

Je n'avais pas besoin de commencer par Boston ou Chicago. Je devais commencer par une frontière. Par un lieu qui n'était l'Amérique que sur le papier.

Je choisis Juneau, la capitale de l'Alaska. Isolée. Accessible seulement par bateau ou par avion. Une ville qui n'appartient à personne. L'endroit parfait pour commencer.

Optimiser les ressources

Avant de partir, je fis ce qu'un Américain respecte avant tout : je m'organisai en professionnel, pas en touriste.

J'appelai trois des compagnies aériennes les plus connues, celles qui avaient les plus grands réseaux intérieurs. En moins d'une heure, j'achetai un carnet de cinquante vols intérieurs avec 60 % de réduction.

Pas de limite de temps. Pas de limite de jours. Aucune restriction. Une seule condition : les utiliser dans l'année.

Je fis de même avec les chaînes d'hôtels, les taxis Uber et les loueurs de voitures, puis je préparai un vrai programme des étapes, des moyens, mais pas des horaires.

J'étais prêt.

Ce fut mon premier vrai succès. Le premier signe que je savais me déplacer. L'Amérique récompense ceux qui agissent, pas ceux qui attendent.

Quand l'entreprise vit l'opération, elle fit ce que fait toujours une culture américaine : elle vérifia la fiabilité.

Étais-je capable de gérer une année de mouvement permanent ? Étais-je capable de faire face aux imprévus, aux distances, aux urgences ? Étais-je autonome ?

C’est pourquoi, avant de partir, je réglai un autre détail crucial :

je m’assurai d’avoir sur ma carte de crédit un plafond mensuel d’au moins 100 000 dollars.

Ce n’était pas fait pour être dépensé. C’était fait pour démontrer qu’on savait les gérer. Les Américains pensent ainsi : si vous n’avez pas d’autonomie, vous n’avez pas de liberté. Et si vous n’avez pas de liberté, on ne peut pas vous évaluer.

À partir de ce moment-là, le programme ne fut plus une mission confiée. Ce fut une mission vécue.

ET MAINTENANT, ON VOYAGE VRAIMENT

L’Alaska ne fait partie des États-Unis que par la géographie. C’est un autre monde.

C’est le lieu où les femmes disparaissent sans laisser de trace. Où une plainte n’arrive jamais à destination. Où les villes ne sont que des îles civilisées au milieu d’un continent sauvage.

Juneau fut ma première épreuve : une capitale sans aucune route qui la relie au reste du pays. Un morceau d’Amérique qui ne ressemble pas à l’Amérique.

Là, je commençai à comprendre une chose : le voyage ne serait pas géographique. Il serait humain.

BLOC 1 (Volume I)

Alabama – Alaska – Arizona – Arkansas – Californie – Colorado – Connecticut – Delaware – Floride – Géorgie

BLOC 2 (Volume II)

Hawaï – Idaho – Illinois – Indiana – Iowa – Kansas – Kentucky – Louisiane – Maine – Maryland

BLOC 3 (Volume III)

Massachusetts – Michigan – Minnesota – Mississippi – Missouri – Montana – Nebraska – Nevada – New Hampshire – New Jersey – Nouveau-Mexique

BLOC 4 (Volume IV)

New York – Washington

BLOC 5 (Volume V)

Caroline du Nord – Dakota du Nord – Ohio – Oklahoma – Oregon – Pennsylvanie – Rhode Island – Caroline du Sud

BLOC 6 (Volume VI)

Dakota du Sud – Tennessee – Texas – Utah – Vermont – Virginie – Virginie-Occidentale – Wisconsin – Wyoming

MISSOURI

Le Missouri est un État plein de contradictions. D'un côté, le Midwest tranquille ; de l'autre, un Sud qui n'a jamais cessé d'être dur. C'est l'un des territoires les plus divisés d'Amérique : St. Louis et Kansas City avec leurs quartiers difficiles, des banlieues blanches qui vivent dans un monde parallèle, des campagnes pauvres et lentes, et un système politique qui parle beaucoup mais résout peu.

C'est l'État de la normalité qui cache le malaise, du sourire de façade qui couvre des problèmes graves, et du « tout va bien »

même quand rien ne va.

Ici, les femmes ne disparaissent pas dans une explosion. Elles disparaissent sous une pression constante : la famille, le travail, la tradition, la pauvreté, une violence sourde, un système de santé fragile.

Le Missouri efface les femmes par l'habitude. Tout le monde attend d'elle qu'elle tienne. Et elle tient, jusqu'à disparaître à ses propres yeux.

La femme de St. Louis – 35 ans

St. Louis est une ville qui vit dans deux mondes : l'un riche d'histoire, l'autre prisonnier de la violence, de l'abandon et de l'inégalité raciale.

La femme, ici, affronte trois problèmes à la fois : – des quartiers dangereux – des écoles fragiles – des salaires bas.

Elle travaille dans les réseaux essentiels de la ville : – les dispensaires – les supermarchés – l'aide à la personne – la restauration – l'enseignement de base.

Elle porte ce que le système ne parvient pas à porter. Et pendant qu'elle porte tout, personne ne la porte.

Son absence est urbaine : elle n'a pas voix au chapitre dans la reconstruction de la ville, alors que c'est elle qui gère chaque crise quotidienne.

La femme des banlieues « parfaites » – 40 ans

En dehors des grandes villes, il y a des banlieues qui semblent impeccables : rues propres, bonnes écoles, maisons bien tenues.

La femme, ici, n'est pas pauvre, mais elle n'est pas libre.

Elle doit maintenir : – une image familiale irréprochable – des enfants impeccables – une présence sociale constante – un agenda plein – un mariage « sans tache » – un niveau de vie qui ne peut jamais baisser. La pression est silencieuse et constante. Elle ne peut pas s'effondrer. Elle ne peut pas ralentir. Elle ne peut pas montrer de fragilité.

Son absence est mentale : elle n'existe que comme rôle, pas comme personne.

La femme rurale – 49 ans

La campagne du Missouri est lente, conservatrice et fermée. Les maisons sont éloignées les unes des autres, les services réduits au minimum, et les traditions pesantes.

Les femmes, ici, vivent dans un monde qui change extraordinairement peu : – des emplois précaires – un accès aux soins médiocre – des familles nombreuses – des addictions répandues – des églises qui contrôlent la vie sociale – peu de possibilités de sortir du rôle.

C'est une vie d'obligations sans choix. Si vous avez un problème, vous le gérez seule. Si vous vous effondrez, personne ne le remarque.

Son absence est géographique et culturelle : elle disparaît dans la distance et dans la tradition.

La femme de l'industrie et du travail manuel – 37 ans

Le Missouri compte une présence énorme d'industries moyennes : entrepôts, coordination, chaînes de montage, usines de fabrication.

Les femmes, ici, font un travail physique lourd : – l'emballage – les lignes de production – les équipes de nuit – la manutention – le contrôle qualité – l'assistance à la coordination.

Des corps usés, de maigres revenus, des horaires impossibles. C'est un travail dont l'État a besoin, mais il est complètement invisible. Son absence est physique : elle se brise, et personne n'intervient.

Épilogue – Missouri

Le Missouri est un État qui vit d'une normalité apparente. Et dans la normalité, les femmes se perdent.

Elle gouverne des quartiers difficiles, des banlieues hypersociales, des usines dures, des campagnes lentes.

Chaque jour est une bataille silencieuse. Et les batailles silencieuses sont les plus destructrices.

Le Missouri n'efface pas les femmes d'un seul coup. Il les efface par des habitudes que personne ne remet jamais en question.

Réflexion – Missouri

Chaque État du volume montre un type d'absence. Le Missouri montre l'absence « silencieuse » : celle qui naît de la routine, des attentes sociales, de l'effort de devoir être tout pour tout le monde.

Ici, les femmes sont la colle invisible qui tient ensemble toutes les classes sociales. Elles sont partout. Et c'est justement pour cela que personne ne les voit.

Le Missouri enseigne que l'effacement n'a besoin ni de haine ni de conflit. Il lui suffit qu'une société entière tienne pour acquis que les femmes seront toujours là.

Et c'est pour cela que ce chapitre est fondamental : pour rappeler que la normalité, si on ne la soutient pas, devient un piège.

MONTANA

Le Montana, c'est l'immensité pure : des montagnes énormes, des routes sans fin, des forêts infinies, des maisons isolées, des hivers qui coupent la peau. C'est l'un des plus beaux États des États-Unis. Et l'un des plus durs à vivre.

Ici, les femmes ne disparaissent pas à cause des conflits. Elles disparaissent à cause de la géographie, de l'isolement, d'une mentalité rurale et de la solitude affective. C'est un État où le silence pèse plus que le bruit.

Le Montana exige de la résistance. Et ce sont les femmes qui doivent résister pour tout le monde.

La femme des coins reculés – 51 ans

Ici, on peut vivre à 30 km du magasin le plus proche. À une heure du dispensaire le plus proche. À deux heures d'un vrai hôpital.

Les femmes qui vivent dans ces zones affrontent : – le froid extrême – l'absence d'aide immédiate – des problèmes de santé ignorés – de vieilles maisons à entretenir – la responsabilité totale de la famille – la peur concrète de se retrouver bloquée.

Son absence est géographique : elle disparaît parce qu'elle vit là où rien n'arrive.

La femme des familles de ranch – 39 ans

Le Montana vit de l'élevage. Bovins, chevaux, grands animaux et travail physique.

La femme, ici, fait tout : – elle aide avec les bêtes – elle cuisine pour tout le monde – elle tient les comptes – elle conduit les engins – elle gère les urgences – elle élève les enfants au milieu de nulle part.

Elle travaille comme un homme, mais on la considère comme « une présence familière ». Son absence est économique : elle produit de la valeur, mais elle n'apparaît nulle part.

La femme des petites villes – 44 ans

Dans les petites villes du Montana, le temps s'est arrêté. Les communautés sont petites, tout le monde connaît tout le monde, et personne ne change.

Une femme doit : – être mère – être fiable – ne pas « faire scandale » – être dévouée – être toujours disponible.

Elle ne peut pas se réinventer. Elle ne peut pas dépasser ses frontières culturelles. Elle ne peut pas exprimer de fragilité.

Son absence est sociale : elle ne s'appartient pas, elle appartient à la communauté.

La femme qui travaille dans le tourisme de nature – 33 ans

Le Montana attire les touristes pour ses parcs, ses lacs et Yellowstone tout proche. Derrière les cartes postales, il y a des femmes qui font tourner les hôtels, les restaurants, les activités de plein air, l'entretien, la coordination et le ménage.

Des services durs, des salaires saisonniers, une vie dans des zones isolées. Aucune stabilité.

Son absence est économique : le secteur vit d'elle, mais elle ne vit jamais en paix.

Épilogue – Montana

Le Montana est un mélange de nature à couper le souffle et de solitude féroce. Les femmes, ici, disparaissent dans la distance : physique, émotionnelle et culturelle. Ce sont elles qui tiennent ensemble les maisons isolées, les ranchs, les familles, les petites villes et le tourisme. Et pendant qu'elles tiennent, personne ne regarde.

Réflexion – Montana

Chaque État du volume montre une forme d'absence. Le Montana montre celle que produit une géographie qui dévore tout.

Ici, les femmes ne sont effacées ni par la violence ni par la pauvreté extrême. Elles sont effacées par des kilomètres de néant, par des hivers qui isolent, par une culture immobile, par un rôle qu'elles ne peuvent pas refuser.

C'est un effacement lent, silencieux. L'un des plus difficiles à reconnaître, justement parce qu'il ne fait pas de bruit.

NEBRASKA

Le Nebraska est une terre ouverte, linéaire, plate. Des champs immenses, un vent constant, des ciels sans fin. Vu de l'extérieur : le calme. Vu de l'intérieur : l'isolement, la lenteur, des communautés conservatrices, le dur travail agricole et très peu d'occasions.

C'est un État qui vit à mi-chemin entre le Midwest et l'Ouest, mais sans les forces ni de l'un ni de l'autre.

Ici, les femmes ne disparaissent pas à cause du chaos. Elles disparaissent à cause d'une normalité pesante, de la routine agricole, de rôles immuables, de la solitude géographique.

Le Nebraska ne fait pas de bruit, mais il consume.

La femme de la ferme – 40 ans

La femme du Nebraska fait partie intégrante de la ferme : – le réveil à l'aube – les bêtes à gérer – les repas pour tout le monde – la comptabilité de la famille – les cultures à suivre – l'entretien de la maison – les enfants à élever – les urgences soudaines.

Elle travaille autant que les hommes, souvent plus. Mais elle est inscrite comme « sans emploi ».

Son absence est économique : elle produit de la valeur, mais elle n'existe pas dans les données.

La femme des petites villes – 46 ans

Des bourgs de quelques milliers d'habitants, où tout le monde sait tout de tout le monde.

La femme doit être : – une mère présente – une épouse stable – une figure respectable – active à l'église – un soutien de la communauté.

Elle ne peut pas se permettre de raccourcis, de crises ni de changements soudains. Elle vit dans un rôle fixe, décidé par d'autres.

Son absence est culturelle : elle a une place, mais pas de voix.

La femme qui travaille dans les petits services – 32 ans

Dans les villes du Nebraska — Lincoln, Omaha, Grand Island —, ce sont les femmes qui font le travail de tous les jours :

– caissières – ménage – restauration – aide scolaire – maisons de retraite – secrétariat

Des salaires bas, des horaires coupés, aucune perspective. Son absence est sociale : sans elle, la ville ne fonctionne pas, mais personne ne la mentionne quand on parle de « développement ».

La femme des distances – 53 ans

Le Nebraska est un État où l'on peut rouler deux heures sans voir une vraie ville. Cette distance devient un mode de vie.

La femme qui vit hors des villes affronte : – de longs trajets pour chaque besoin – peu de soins médicaux – des hivers rudes – des maisons isolées – une routine monotone – aucun vrai réseau social.

Son absence est géographique : elle disparaît dans les kilomètres.

Épilogue – Nebraska

Le Nebraska est une terre qui semble simple, mais la simplicité n'est qu'en surface.

Les femmes, ici, disparaissent dans : – le travail agricole non payé – des communautés fermées – des distances extrêmes – le manque de services – des rôles rigides.

C'est une absence faite de terre, de tradition et de silence.

Réflexion – Nebraska

Chaque État montre une forme d'absence. Le Nebraska montre celle que construit une vie quotidienne qui ne change jamais.

Il n'y a pas de violence évidente, pas de crise spectaculaire. Il n'y a qu'une vie qui se répète, une peine que personne ne reconnaît, un rôle qu'on ne peut pas abandonner. Le Nebraska est l'État où les femmes tiennent tout ensemble, et c'est précisément pour cela qu'on ne les voit pas.

Et c'est pour cela qu'il mérite ce chapitre : parce que l'effacement le plus courant est celui qui semble normal.

NEVADA

Le Nevada est un État bâti sur les apparences. Lumière, casinos, hôtels, divertissement, tourisme, jeu, vie nocturne sans fin. Une vitrine que le monde perçoit comme liberté, excès et possibilité.

La vérité est à l'opposé.

Le Nevada est l'un des endroits où le corps féminin est le plus facilement utilisé, exploité, consommé et remplacé. Un endroit où les femmes disparaissent non par manque d'opportunités, mais parce que leur présence est traitée comme une marchandise.

L'absence féminine ici est moderne, lucide et intentionnelle. Un effacement élégant, continu et propre. Fait d'horaires impossibles, de services de nuit, de pression esthétique, d'une identité usée et de rôles imposés par l'industrie du tourisme.

La femme des casinos et des hôtels – 33 ans

Las Vegas ne prospère que parce que des milliers de femmes font tourner : – l'accueil – le ménage – les restaurants – les bars – le

divertissement – le service client – la coordination – les centres d'appels touristiques.

Services de nuit, week-ends annulés, vacances inexistantes, pression constante. Les femmes doivent garder une image parfaite, même quand il ne leur reste plus aucune énergie à l'intérieur. Son absence est physique et psychologique : elle travaille dans un système qui l'utilise comme « partie de l'expérience », pas comme une personne.

La femme qui travaille dans le secteur de la nuit – 29 ans

Le Nevada de nuit n'a rien de glamour. Il est dur. Parmi les lumières, la musique et les spectacles, des vies se consument :

– hôtesses – danseuses – barmaids – promotrices – rôles liés à l'image et à la présence esthétique

Ton corps fait partie du contrat. Si tu ne sais pas le gérer, on te remplace en une minute.

Son absence est économique et morale : le travail exige son image, pas sa personne.

L'immigrée qui fait tourner les coulisses – 41 ans

Derrière les méga-hôtels, il y a des centaines de femmes immigrées : philippines, mexicaines, haïtiennes, centraméricaines.

Ce sont elles qui font tout le travail que les touristes ne doivent pas voir :

– blanchisseries industrielles – nettoyage continu – cuisines souterraines – entrepôts immenses – coordination du soir – préparation des étages

Des vies cachées. Des corps fatigués. Des services inhumains. Son absence est systémique : elle est essentielle mais traitée comme invisible.

La femme qui vit en dehors de Las Vegas – 52 ans

Le Nevada, ce ne sont pas seulement des lumières. C'est aussi le désert alentour : petites villes, maisons basses, services clairsemés, industries isolées.

Les femmes ici affrontent : – des coûts prohibitifs – des soins limités – le manque de transports – des distances énormes – des communautés dures et mal reliées – des opportunités limitées.

Elle mène une vie à l'opposé de celle que le monde associe à cet État.

Son absence est géographique : elle ne vit pas dans le Nevada des lumières, mais dans le Nevada réel.

Personne ne parle d'elle.

Épilogue – Nevada

Le Nevada est un État bâti sur la performance. Tout n'y est qu'image, expérience et divertissement.

Les femmes sont le moteur silencieux qui fait tourner cette machine : hôtels, casinos, restaurants, divertissement, entretien, coordination.

Et pourtant, ce sont elles les moins valorisées. Ce sont elles qui soutiennent les rêves des autres tout en vivant une réalité dure, épuisante et invisible.

Le Nevada les efface exactement comme il les utilise.

Réflexion – Nevada

Chaque État montre un visage de l'absence. Le Nevada montre le plus moderne : des femmes réduites à des fonctions économiques.

Ce n'est pas la pauvreté qui l'efface. C'est le système.

C'est une absence construite : silencieuse, élégante, déguisée en opportunité. Les femmes ont mille possibilités, mais il existe mille façons de les consumer.

Et c'est pourquoi ce chapitre est crucial : parce qu'au milieu des lumières, on voit moins celles qui les allument chaque jour.

NEW HAMPSHIRE

Le New Hampshire a la liberté, les bois, les lacs, les collines, des villages parfaits, des routes tranquilles et des impôts presque nuls. Vu de l'extérieur, il ressemble à un paradis minimaliste : pas de chaos, pas de bruit, pas de grandes villes. Seulement l'ordre et la nature.

Le problème, c'est que la liberté totale signifie souvent la solitude totale.

Et quand l'État investit trop peu dans les services publics, le fardeau retombe entièrement sur les gens — avant tout sur les femmes.

Ici, l'absence des femmes n'est pas une tragédie. C'est l'isolement, des coutumes culturelles rigides, la pression familiale et le manque de vrais réseaux sociaux.

Le New Hampshire n'attaque pas. Il vous laisse seule.

La femme de la petite communauté – 47 ans

Dans les villages du New Hampshire, tout semble calme. Tout est fermé.

La femme doit être : – une mère fiable – une figure sociale respectée – une bénévole dans les écoles – présente dans la communauté – une « personne bien » selon les codes locaux.

Elle ne peut pas se tromper. Elle ne peut pas trop s'écarter de la norme. Elle ne peut pas se permettre de crises émotionnelles.

Son absence est culturelle : elle a un rôle, mais pas la liberté.

La femme qui vit dans le froid et la distance – 52 ans

Le New Hampshire n'est pas grand, mais il est plein de zones isolées, de maisons éloignées les unes des autres et de routes qui deviennent des obstacles en hiver.

La femme ici vit avec : – des mois de neige – des distances qui compliquent tout – des problèmes de santé soignés trop tard – l'isolement mental – une routine domestique qui ne laisse aucune place – peu de soins sur place.

Si elle tombe, elle attend. Si elle est malade, elle roule des kilomètres. Si elle s'effondre émotionnellement, personne ne le remarque.

Son absence est géographique : elle disparaît dans le silence et le froid.

Les métiers essentiels – 38 ans

Dans les villes moyennes — Concord, Manchester, Nashua — les femmes font tourner les services de base :

– écoles – cliniques – soins aux personnes âgées – administrations – enseignement primaire – services administratifs

Des salaires bas, des responsabilités bien plus grandes que le salaire, des charges émotionnelles constantes.

Son absence est opérationnelle : elle tient ensemble ce qui reste de l'État-providence, mais l'État investit peu dans ses secteurs.

Elle est essentielle, mais épuisée.

La femme aux emplois mal payés des zones touristiques – 33 ans

Le nord de l'État vit du tourisme : feuillages d'automne, lacs, montagnes, hiver.

Derrière les images parfaites, il y a des femmes qui : – nettoient les établissements – préparent les petits-déjeuners – travaillent dans les restaurants – gèrent des B&B – rangent les chambres – assurent l'entretien minimal.

Saisons pleines et saisons vides. Une économie instable. Zéro vraie protection.

Son absence est économique : tout repose sur elle, mais le système la considère comme remplaçable.

Épilogue – New Hampshire

Le New Hampshire est ordonné et tranquille. Et c'est justement pour cela que la femme disparaît sans un bruit.

Elle disparaît entre : – les rôles traditionnels – les communautés fermées – la distance physique – l'hiver sans fin – les services insuffisants – les métiers essentiels sous-payés.

Il n'y a pas d'agitation. Il n'y a pas de chaos. Seulement une solitude qui devient la norme.

Réflexion – New Hampshire

Chaque État montre une forme différente d'absence. Le New Hampshire montre la forme « parfaite » : un effacement poli, propre et ordonné.

Ici, la femme gouverne les communautés, mais elle n'a pas de communauté qui prenne soin d'elle.

C'est le paradoxe de la Nouvelle-Angleterre : plus on est civilisé, plus on attend de la femme qu'elle se débrouille seule pour tout.

Et c'est pourquoi ce chapitre est nécessaire : pour nous rappeler que même des États apparemment « bons » peuvent être terribles à vivre.

NEW JERSEY

Le New Jersey est un territoire frontière : connecté, frénétique, cher, surchargé de navetteurs, plein de familles mixtes, d'immigrés, de quartiers durs, de banlieues chères et de villes oubliées. Ce n'est pas le New York « de l'autre côté du pont ». C'est un État complexe, fragmenté, où les femmes gouvernent un système qui consomme plus qu'il ne rend.

L'absence des femmes ici naît de cinq éléments très durs : – un coût de la vie extrêmement prohibitif – le travail domestique invisible – des trajets épuisants – des communautés multiethniques aux tensions réelles – des rôles familiaux traditionnels qui résistent.

Le New Jersey n'efface pas les femmes par la violence. Il les efface par l'effort d'exister au milieu de mille fonctions.

La navetteuse – 36 ans

Le New Jersey est un État de navetteurs. Chaque jour, on perd des heures pour aller à New York ou à Philadelphie : trains en retard, circulation ingérable, transports coûteux et retours extrêmement tardifs.

La femme qui vit cette vie vit « à moitié » : – à moitié au travail – à moitié dans les transports – à moitié à la maison (où, ironie du sort, elle porte plus de la moitié de la charge familiale)

Son absence est temporelle : elle n'a pas de temps pour elle. Elle n'a de temps pour rien.

Elle existe dans les interstices.

L'immigrée des services – 42 ans

(Latina, haïtienne, africaine, philippine)

Le New Jersey prospère grâce à la force des immigrés. La femme ici tient la scène de tout l'État : – ménage chez les riches – garde d'enfants sans contrat – cuisines de restaurants – maisons de retraite – entretien – services de base mal payés

Elle affronte trois problèmes en même temps : – des salaires bas – des loyers extrêmement élevés – d'énormes responsabilités familiales.

Son absence est économique et linguistique : elle travaille, parle, s'adapte, mais reste en marge du système.

Elle est indispensable, et pourtant toujours remplaçable.

La femme des quartiers durs – 34 ans

Le New Jersey, ce n'est pas seulement l'arrogance aisée. Il a certaines des villes les plus en difficulté de l'Est :

– violence urbaine – écoles sous-financées – chômage – santé fragile – manque de vrais services de proximité

La femme qui vit ici affronte : – une insécurité constante – des emplois précaires – des transports inefficaces – un coût de la vie sans rapport avec les salaires.

Elle est le pilier des familles monoparentales, la colonne vertébrale des réseaux sociaux, la figure qui sauve tout quand personne ne la sauve.

Son absence est urbaine et structurelle : personne ne l'écoute quand le système échoue.

La femme de la banlieue riche – 45 ans

L'autre face du New Jersey, ce sont ses banlieues aisées : maisons immenses, excellentes écoles, quartiers bien rangés.

Les femmes ici vivent sous une pression constante : – un agenda familial plein – les activités des enfants – un bénévolat forcé – une image sociale impeccable – le mariage comme symbole de statut – des attentes extrêmement élevées.

Elle ne peut pas paraître fragile. Elle ne peut pas échouer. Elle ne peut pas interrompre la représentation.

Son absence est une question d'identité : on la voit comme une fonction familiale, pas comme une personne.

Épilogue – New Jersey

Le New Jersey est un État qui vit trop vite et trop cher. Ce sont les femmes qui le font vraiment tourner, mais le système les efface tout en les utilisant.

– trajets – emplois invisibles – services insuffisants – quartiers dangereux – banlieues hyper-compétitives – rôles familiaux rigides – multiculturalisme sans vrai soutien

L'État fonctionne grâce à elles, mais ne regarde jamais leurs efforts.

Réflexion – New Jersey

Chaque État montre une forme d'absence. Le New Jersey montre celle qui naît d'un système qui attend trop et rend trop peu.

C'est l'État de l'entre-deux : trop proche des centres du pouvoir, trop éloigné de leurs opportunités. Ici, les femmes vivent dans un état de compression permanent : de temps, d'argent, d'énergie, d'identité.

Ce n'est pas la faute d'un seul facteur. C'est leur somme à tous.

Et c'est précisément ce qui rend le New Jersey central dans ce volume : il montre comment l'absence féminine peut naître d'une vie pleine — pleine de tout, sauf d'espace pour soi.

NOUVEAU-MEXIQUE

Le Nouveau-Mexique est l'un des États les plus fascinants et les plus difficiles d'Amérique. Beauté pure : déserts immenses, canyons rouges, communautés autochtones, culture ancienne, spiritualité, silence. Mais derrière cette esthétique puissante se cache une réalité bien plus dure :

– pauvreté historique – addictions chroniques – services publics faibles – isolement géographique – écoles fragiles – violence domestique cachée – trafic de drogue transfrontalier

C'est un État où les femmes ne disparaissent pas par hasard : elles disparaissent parce qu'elles vivent sur un territoire où tout pèse — la distance, l'histoire, la culture, la pauvreté, les communautés fermées, les emplois précaires.

Le Nouveau-Mexique est une beauté abandonnée. Et dans cet abandon, il y a les femmes qui tiennent tout ensemble.

La femme autochtone des Pueblos – 43 ans

Le Nouveau-Mexique compte l'une des plus grandes populations amérindiennes des Amériques : femmes pueblos, navajos et apaches.

Elle vit entre deux mondes : – des traditions anciennes – un État moderne qui l'ignore.

Elle affronte : – des écoles sous-financées – des soins minimaux – des logements surpeuplés – des salaires bas – un accès limité aux services de base – l'isolement culturel et géographique.

Elle soutient des familles nombreuses, des communautés entières et de lourdes responsabilités.

Son absence est historique : au cours des cent dernières années, l'État a tout pris à son peuple et ne lui a presque rien rendu.

La Latina des zones pauvres – 35 ans

Le Nouveau-Mexique est plus latino qu'américain. L'espagnol est partout, les familles sont mixtes, le travail est dur.

Les femmes latinas sont partout dans les coulisses de l'État : – ménage – restauration – aide à la personne – petite agriculture – commerces locaux – soutien communautaire.

Elles vivent avec des salaires extrêmement bas et des coûts qui augmentent. Beaucoup de familles vivent sur le fil. Sans papiers, la situation est encore plus fragile : la peur, l'invisibilité, aucune vraie aide.

Son absence est économique et politique : elle travaille dur mais n'est jamais représentée.

La femme qui vit loin de tout – 52 ans

Le Nouveau-Mexique est immense, mais vide. De minuscules villages, des maisons dans le désert, des villes à des heures les unes des autres.

La femme ici affronte : – une solitude totale – des soins lointains – zéro transport – des hivers rudes, des étés implacables – une routine immuable – peu de travail – des addictions répandues tout autour.

Si elle tombe, personne ne vient. Si elle a besoin d'un médecin, elle roule pendant des heures. Si elle a des problèmes, elle s'en occupe seule.

Son absence est géographique : elle disparaît dans l'espace.

La femme qui travaille dans le tourisme spirituel – 30 ans

Le Nouveau-Mexique attire un tourisme « spirituel » : art, méditation, déserts, retraites, culture autochtone.

Derrière l'image poétique, il y a des femmes qui font vivre l'économie : – B&B – guides culturelles – galeries – petits restaurants – boutiques d'artisanat – services saisonniers.

C'est un secteur instable : d'excellents gains en haute saison, presque rien les autres mois.

Son absence est économique : la beauté de la région attire l'argent, mais ne le retient pas pour ceux qui y vivent.

Épilogue – Nouveau-Mexique

Le Nouveau-Mexique est un État qui existe entre deux extrêmes : beauté absolue et pauvreté chronique. Spiritualité profonde et abandon politique. Tradition forte et services faibles.

Les femmes ici portent tout sur leurs épaules : communautés autochtones, familles latinos, déserts isolés, villes d'art, emplois minimes.

Et pendant qu'elles soutiennent l'État, personne ne les soutient.

C'est une absence qui ne fait pas de bruit parce que le paysage est trop beau. Et la beauté recouvre tout.

Réflexion – Nouveau-Mexique

Chaque État montre une forme différente d'absence. Le Nouveau-Mexique montre celle que créent la distance et une histoire non résolue.

Ici, la femme n'est pas effacée par une seule force. Elle est effacée par tout à la fois :

– la géographie – la culture – la tradition – la pauvreté – l'isolement – les rôles familiaux – le manque de services – l'invisibilité politique

C’est un effacement ancien. Presque héréditaire.

Et c’est pourquoi ce chapitre est crucial : parce que le Nouveau-Mexique n’est pas un lieu oublié par le temps. C’est un lieu oublié par l’État. Et les femmes le paient chaque jour.

ÉTAT DE NEW YORK

New York n’est pas une ville. C’est un choc sur le corps. C’est une vague qui vous saisit et vous entraîne même si vous ne le voulez pas. C’est une présence qui ne demande pas la permission. Vous entrez ici et vous comprenez tout de suite que ce n’est pas vous qui décidez ce qu’elle décide.

C’est le seul endroit au monde où l’on peut être entouré de millions de personnes et se sentir plus seul que dans un désert. C’est une ville qui vous regarde, vous mesure, vous évalue, vous consume, et si vous ne tenez pas le rythme, elle vous laisse derrière elle sans se retourner.

New York ne vous accueille pas. Elle vous évalue.

C’est la capitale du monde, mais aussi la capitale de l’invisible. La ville qui ne montre que les gagnants et oublie les milliers de femmes qui en font fonctionner chaque centimètre. Celles qui soutiennent la vie des autres pendant que personne ne les soutient.

New York est tout à la fois : une richesse exhibée avec violence et une pauvreté qui n’a plus de voix, des quartiers qui changent de visage en cinq ans et des quartiers qui n’ont pas changé en cinquante, des langues qui se mêlent, des cultures qui se superposent, des corps qui se croisent, des vies qui ne se parlent jamais vraiment.

C’est une ville bâtie sur le mouvement permanent : monter et descendre de trains bondés, marcher dans des rues sales et lumineuses, chercher un travail qui vous maintienne à flot, courir livrer des commandes, filer à la clinique, à l’école, à la maison, aux services, dans mille directions différentes. C’est un territoire qui vous promet beaucoup, mais ne vous donne que ce que vous arrachez.

New York fonctionne grâce aux femmes qui tiennent ensemble les morceaux que les autres ignorent : celles qui travaillent aux derniers étages des gratte-ciel, celles qui lavent les sols des étages inférieurs, celles qui élèvent les enfants de familles qui n’ont pas le temps, celles qui survivent dans des quartiers que personne ne veut regarder, celles qui affrontent une ville qui vous demande tout et vous laisse toujours à moitié.

Ici, la femme vit trois niveaux de pression en même temps :

1. La pression du rythme :

si vous ralentissez, vous disparaissez. New York n’attend personne et ne fait pas d’exception pour vous.

2. La pression du coût :

tout ici coûte trop cher — le logement, le temps, l’énergie, l’identité. Et chaque jour devient un défi financier.

3. La pression de la présence :

vous devez toujours être là, vous devez résister, vous devez fonctionner, vous devez tenir.

Mais qui vous soutient ?

New York est belle et cruelle : elle vous donne de vraies opportunités, mais elle en demande un prix extrêmement élevé.

La femme ici n'est pas une présence faible. C'est une machine de survie quotidienne. C'est elle qui fait avancer les écoles, les hôpitaux, les restaurants, le ménage, les services publics, les transports, les familles, les gratte-ciel, les entreprises et les quartiers.

Et pourtant, dans le récit de la ville, sa voix n'est pas centrale. Elle est un fond. Elle est fonctionnelle. Elle est nécessaire mais pas célébrée. Présente, mais pas entendue.

New York est la ville qui met tout en vitrine, sauf celles qui la font vraiment tourner.

Et c'est précisément pour cela qu'elle occupe une place différente dans ce volume. Ce n'est pas un État comme les autres. C'est le point où convergent toutes les absences féminines de l'Amérique : l'économique, la culturelle, l'urbaine, la linguistique, la raciale, la professionnelle et l'émotionnelle.

C'est le microcosme de tout ce qui fonctionne et de tout ce qui ne fonctionne pas.

Ici, les femmes sont partout. Et pourtant elles peuvent disparaître en une seconde. Il suffit que leur rythme ralentisse celui de la ville.

New York est grande, mais pas assez grande pour contenir le poids d'une vie de femme. Et ce chapitre le prouve : la ville la plus célèbre du monde n'est pas la plus juste. Elle est seulement la plus visible. Et dans l'immense bruit de sa vie quotidienne, la femme se perd dans le silence.

Manhattan

Olivia, 39 ans – Midtown, bureaux en hauteur et vie à toute allure

Olivia prend le métro à 7 h 10. Ligne 6, debout, téléphone à la main, les yeux déjà fixés sur le flot des e-mails.

Elle travaille au vingt-septième étage d'un immeuble de verre à Midtown. Elle est cheffe de projet dans une entreprise qui vend des services que personne ne sait vraiment expliquer. Tout le monde parle de chiffres, de prévisions, d'objectifs trimestriels. Personne ne parle des gens.

Olivia a une fille de six ans qu'elle voit éveillée deux heures par jour. Le matin, pour l'habiller, le soir pour la coucher. Le reste est délégué : baby-sitting, école, activités périscolaires, SMS rapides.

Son chef lui demande de la « flexibilité », mais la flexibilité est toujours à sens unique : – des réunions qui s'allongent – des appels hors horaires – des urgences inventées – des projets à finir « pour ce soir ».

Manhattan se vend comme la ville des opportunités. Pour Olivia, c'est une ville qui lui vole son temps et le lui revend sous forme de livraisons à domicile, de pressing et de services payants.

Le soir, quand elle quitte le bureau, les lumières des immeubles ressemblent à une moquerie. Tout scintille, sauf sa vie.

L'absence d'Olivia ne coûte pas peu. Elle dévore le temps. Elle est présente partout, sauf là où cela compte le plus.

Moi, Nando, quand je la regarde traverser la 3e Avenue du pas rapide de quelqu'un qui ne peut pas se permettre de ralentir, je vois une chose simple : une femme qui tient debout une ville qui ne la tiendra jamais debout.

— Nando

Brooklyn

Aisha, 31 ans – Bedford-Stuyvesant, la gentrification à l'envers

Aisha est née à Bed-Stuy, un quartier historiquement noir. Le rap, l'histoire, les familles, les églises et les barbecues d'été sur les trottoirs.

Puis sont arrivés les « artistes », les investisseurs, les nouveaux cafés, les chiens de race en laisse et les prix qui montent sans aucune logique. Le scénario habituel.

Aisha travaille dans une école publique du quartier. Ses élèves viennent de familles menacées d'expulsion chaque année. Beaucoup de ses camarades d'enfance n'y vivent plus, chassés par des projets de « réaménagement ».

Elle enseigne, écoute, gère les conflits, protège. Le jour, elle est enseignante, psychologue, grande sœur et mur de protection. La nuit, elle corrige les devoirs assise à la table d'une cuisine en location, angoissée à l'idée qu'un jour elle ne pourra plus payer ce logement.

La ville célèbre Brooklyn comme « cool ». Aisha n'a pas le temps d'être « cool » : elle doit survivre.

Son absence est urbaine et politique : le quartier sur lequel tout le monde spécule est le seul qu'on n'écoute pas vraiment.

— Nando Queens

María Fernanda, 42 ans – Jackson Heights, trois mondes en un

corps

María Fernanda vient d'Équateur. Elle vit à Jackson Heights, dans le Queens : l'endroit où l'on parle dix langues différentes dans un seul pâté de maisons, et aucune n'est la langue du pouvoir.

Elle fait le ménage dans des bureaux de Manhattan la nuit et garde des enfants le jour, quand on a besoin d'elle. Le sommeil est un luxe à l'heure.

Elle a deux enfants : l'un né à Quito, l'autre né à New York. L'aîné lui demande pourquoi elle n'est jamais à la maison. Le cadet croit que sa mère est toujours pressée.

María envoie de l'argent à sa mère, restée en Équateur. Elle fait vivre deux continents. Avec un seul corps.

Sa vie est un trajet permanent : Queens → Manhattan → Queens. Trains lents, sacs lourds, jambes fatiguées.

Personne ne la voit vraiment. Pour les parents de la petite Américaine qu'elle garde, elle est « Mary ». Pour ses collègues du ménage, elle est « la dame qui ne s'arrête jamais ».

Son absence est linguistique et sociale : elle fait fonctionner le New York qui travaille, mais elle n'appartient à aucun récit officiel.

Moi, Nando, je la croise un dimanche matin sur Roosevelt Avenue et la seule chose que je pense, c'est : ce pays ne tient debout que parce que des femmes comme elle ne le laissent pas tomber. — Nando

Bronx

Keisha, 29 ans – South Bronx, résistance quotidienne

Keisha vit dans le South Bronx. Immeubles usés, sirènes fréquentes, magasins à bas prix, enfants qui jouent sur des trottoirs défoncés.

Elle élève seule deux enfants. Leur père a disparu il y a des années, entre promesses et excuses.

Elle travaille dans un supermarché, service du soir : – caisse rapide – clients nerveux – responsables qui contrôlent chaque minute – une paie qui ne suffit jamais.

Le jour, elle court partout : – emmener ses enfants à l'école – parler aux enseignants – se disputer avec le bureau qui gère les aides – faire les courses en comptant chaque dollar.

Elle n'a pas le temps de penser à elle. Elle sait seulement qu'elle doit garder ces deux enfants debout.

Le Bronx est encore dépeint comme un problème. Keisha est la solution que personne ne reconnaît : la mère qui tient debout un quartier que les politiciens n'utilisent que comme décor.

Son absence est structurelle : elle est au centre de tout ce qui se passe, mais pour le système elle n'existe pas.

— Nando

Staten Island

Gina, 45 ans – navetteuse invisible entre deux villes

Gina vit à Staten Island. Elle travaille dans un bureau d'assurances à Manhattan. Chaque jour, c'est la même routine :

– bus – ferry – métro – bureau – et puis tout à l'envers jusqu'au point de départ.

Pour les habitants de Manhattan, Staten Island existe à peine. Un bout de carte, le fond de la pile. Pour Gina, en revanche, c'est chez elle. Mais c'est aussi une cage.

Elle aimerait changer de travail, mais toute opportunité sérieuse est loin. Elle aimerait plus de temps pour ses enfants, mais elle le donne aux transports. Elle aimerait ne pas être fatiguée tous les soirs, mais la ville ne traite pas avec douceur ceux qui vivent à ses marges.

Son absence est à la fois temporelle et spatiale : elle vit dans un lieu qui l'isole, elle travaille dans un lieu qui l'utilise.

Moi, Nando, je l'imagine debout sur le ferry, une tasse de café à la main, les yeux perdus dans la skyline. New York devant elle. Sa vie au milieu.

— Nando

Wall Street

Rachel, 37 ans – la femme qui n'a pas le droit de craquer.

Rachel travaille dans la finance. Elle n'a pas le luxe d'être médiocre. Pas dans ce milieu. Pas en tant que femme.

Elle a appris à parler plus vite, à ne jamais se tromper de ton, à ne jamais montrer d'hésitation. Personne ne vous pardonne un effondrement, mais celui d'une femme la marque à vie.

Les journées sont des machines : chiffres, graphiques, appels, réunions, e-mails en chaîne, dîners d'affaires, décisions prises trop vite aux conséquences trop grandes.

Quand elle rentre chez elle, elle est vide. Pas triste : vide. Elle n'a pas l'énergie de construire quoi que ce soit en dehors du travail.

Relations à moitié, amitiés brisées, famille lointaine.

New York applaudit la réussite des femmes à Wall Street dans les conférences, les événements sur l'émancipation et les tables rondes. Puis, dès que le micro s'éteint, tout redevient comme avant.

Son absence est émotionnelle : elle est présente dans chaque salle où se prennent les décisions, mais elle a dû renoncer à une partie d'elle-même pour s'y asseoir.

Cette histoire n'a pas de morale. Elle n'a qu'une partition ouverte.

— Nando

Nounou latina

Dolores, 54 ans – Upper East Side, elle élève les enfants des autres.

Dolores vient du Mexique. Elle vit à New York depuis vingt ans. Depuis vingt ans, elle entre dans des maisons qui ne seront jamais les siennes.

Elle travaille dans l'Upper East Side, entre appartements immenses, portiers, ascenseurs silencieux et cuisines plus grandes que tout son deux-pièces du Queens. Elle a élevé quatre enfants dans une famille qui la considère comme « presque de la famille ». « Presque ». Un mot qui dit tout.

Elle les a vus faire leurs premiers pas, a écouté leurs pleurs, séché leurs larmes, préparé leurs goûters, les a accompagnés à l'école, a filmé leurs après-midi, entendu leurs confidences.

Quand ces enfants grandissent, ils partent. Dolores reste.

Ce soir-là, elle rentre tard. Son fils à elle, désormais adulte, garde encore pour elle un certain respect, mêlé de rancœur : enfant, il l'a peu vue. Elle était occupée à être la mère des autres.

Son absence est double : une mère présente dans la vie des autres, une mère absente de sa propre famille.

Et l'Amérique résume tout en une phrase : « C'est le boulot. »

— Nando

Femme sans abri

Monique, 51 ans – Midtown, invisible parmi des millions

Monique dort où elle peut. Parfois dans un foyer, parfois sur un morceau de carton devant la vitrine d'un magasin fermé, parfois sur une chaise dans une station de métro.

Autrefois, elle avait une maison, un compagnon, un travail. Puis la spirale habituelle : maladie, dettes, perte d'emploi, effondrement mental, personne à qui se raccrocher. Elle est noire, elle a plus de cinquante ans et un corps qu'elle traîne à travers chaque hiver passé dans la rue.

Le matin, pendant que la ville court au travail, elle est là. Même rue, même coin, même regard que personne ne veut croiser.

Son absence est totale : pour le système, elle n'est plus rien. Ni travailleuse, ni consommatrice, ni « utile ». Donc, elle n'existe pas.

Moi, Nando, chaque fois que je vois une femme dans la rue à New York, je me pose la même question brutale : combien d'étapes l'État a-t-il dû sauter pour qu'elle finisse ici ?

La réponse est toujours la même : trop. Nando

Grand hôpital

Sofia, 34 ans – infirmière entre deux services et sans

souffle

Sofia entre à l'hôpital quand beaucoup dorment encore. Le service va de 7 h à 19 h. Si tout va bien. Parce que dans certains services, « si tout va bien » n'existe pas.

Elle travaille dans un grand hôpital de Manhattan. Couloirs sans fin, néons, alarmes, moniteurs, voix brisées, corps reliés à des machines, proches qui posent des questions, médecins qui passent en courant.

Sofia ne peut pas se permettre de s'effondrer. Chaque geste a des conséquences. Chaque distraction pèse lourd.

À la fin de son service, il lui reste encore : – des histoires qui ne finissent pas – des regards qu'elle n'oublie pas – des nouvelles qu'elle a dû murmurer – des responsabilités que personne ne peut lui enlever. Hors de l'hôpital, New York court comme si de rien n'était. À l'intérieur, elle tient la partie la plus fragile de la ville.

Son absence est à la fois émotionnelle et institutionnelle : elle est au cœur du système de santé, mais sa voix ne compte pas autant que sa résistance.

Moi, Nando, en regardant ces femmes en blouse sortir épuisées d'un service, je comprends une chose simple : si un jour elles décidaient toutes de s'arrêter ensemble, la ville s'effondrerait en 48 heures.

— Nando

Restaurants

Giulia, 27 ans – Lower East Side, assiettes, tables et dignité

comprimée

Giulia est italo-américaine, mais du New York que les vrais Italiens ne connaissent plus. Pas la Little Italy de carte postale, mais des services sans fin dans un restaurant du Lower East Side.

Elle est serveuse, mais elle fait bien plus : – psychologue improvisée – paratonnerre des clients nerveux – tampon entre la cuisine et la salle – présence esthétique à exhiber – corps toujours droit, sourire toujours allumé

Les pourboires décident si la semaine permet de vivre ou seulement de souffler. Le salaire de base est ridicule, comme toujours dans ce secteur.

À la fin de la soirée, on lui pose la question la plus stupide de toutes : « Et toi, qu'est-ce que tu fais vraiment dans la vie ? »

Comme si ce n'était pas « vraiment » un travail. Son absence est sociale : tout le monde a besoin d'elle quand il a faim, personne ne pense à elle quand il s'agit de droits.

Moi, Nando, j'ai plus de respect pour une femme capable de tenir un service de huit heures en salle que pour quelqu'un assis à table qui se croit supérieur juste parce qu'il paie.

— Nando

Industrie créative

Leah, 36 ans – Brooklyn, une créative qui ne peut jamais éteindre son

cerveau.

Leah travaille comme autrice et productrice dans une société de production entre Brooklyn et Manhattan. Séries, campagnes, contenus. Toujours quelque chose à inventer, toujours quelqu'un à convaincre, toujours une échéance ridicule.

À la fête de lancement d'un nouveau projet, tout le monde parle de « vision », de « storytelling » et de « nouveaux récits ». Personne ne parle des nuits blanches, des révisions sans fin, des idées volées, ni du burn-out déguisé en « passion pour le métier ».

Leah vit dans un appartement en colocation à Bushwick. Elle a peut-être « fait carrière », mais le coût de la ville dévore tout progrès.

Son absence est professionnelle : New York vend la créativité comme liberté, mais sa créativité à elle est enchaînée aux budgets, aux appels, aux demandes absurdes, à une pression constante.

Elle produit de l'imagination. D'autres la monétisent.

— Nando

Freelance en morceaux

Priya, 33 ans – trois boulots, zéro sécurité

Priya est née dans le Queens de parents indiens. Elle est diplômée et a la tête pleine d'idées, mais le marché du travail new-yorkais lui a remis un paquet clair : freelance à vie.

Elle fait du graphisme pour des agences qui l'appellent « collaboratrice externe », écrit des contenus pour des marques qui ne la citent jamais et donne de temps en temps de courtes formations pour payer le loyer.

Elle n'a pas de vacances, pas d'arrêt maladie, pas de primes, rien de garanti. Elle n'a que des responsabilités.

Le jour, elle livre des travaux. La nuit, elle vérifie ses e-mails en espérant ne pas recevoir encore un « il nous faut un miracle pour demain ».

La ville aime dire : « Ici, si tu as du talent, tu peux y arriver. » Mais la vérité est autre : ici, si tu as du talent, on te presse jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de toi.

Son absence est contractuelle : elle gère des morceaux de communication, de campagnes et de projets, mais sur le papier elle est toujours « externalisée ».

Moi, Nando, je vois clairement le piège sur le visage d'une personne comme elle : un travail plein, une vie vide.

— Nando

Logements sociaux

Tanya, 44 ans – East Harlem, mère, gardienne, cible

Tanya vit dans un ensemble de logements sociaux à East Harlem. Les immeubles sont vieux, mal entretenus, les ascenseurs tombent souvent en panne et les escaliers sont usés.

Elle est mère de trois enfants. Elle travaille comme assistante dans une école du quartier. Elle paie un loyer bas, mais le vrai prix est ailleurs : vivre dans un lieu que l'État ne considère plus comme le sien.

Chaque journée se partage entre : – le travail – les réunions à l'école – les voisins à aider – la bureaucratie des aides – l'angoisse pour des enfants qui grandissent dans un environnement compliqué – les bruits de disputes, la police, les sirènes.

Son absence est politique : son quartier n'existe que lorsqu'il faut une photo pour parler de « problèmes sociaux ».

En attendant, celle qui le maintient en vie, c'est elle, et les femmes comme elle, qui font office de mur contre tout.

New York parle de développement, de régénération et d'investissements. Mais quand on monte les escaliers de certains immeubles, on comprend que beaucoup sont abandonnés depuis des années.

— Nando

Violence domestique

Rosa, 38 ans, Queens, prise au piège entre la peur et les papiers.

Rosa vient de République dominicaine. Elle vit dans un appartement partagé, dans une étendue sans fin du Queens.

Elle a un mari qui travaille par intermittence et qui alterne : des jours où il s'excuse, des jours où il crie, des jours où il pousse, des jours où il frappe. Rosa ne part pas pour trois raisons : – elle a peur – elle n'a pas d'argent – elle a peur de perdre son titre de séjour.

La nuit, quand il dort, elle fait comme si de rien n'était. Le matin, elle se maquille pour cacher les bleus et va travailler dans une laverie.

Le système lui dit : « Appelle, demande de l'aide, pars. » Mais la réalité est plus sale : foyers pleins, listes d'attente, travailleurs sociaux débordés, peu de vraie protection.

Son absence est juridique : elle est prise au piège dans un vide de lois, de papiers, de peur et de manque d'alternatives.

Moi, Nando, je regarde de l'extérieur et je sais que la phrase « si elle veut, elle peut partir » est l'une des plus fausses et des plus

lâches que ce monde ait jamais inventées.

— Nando

Quartiers ultra-orthodoxes

Chaya, 29 ans – Borough Park, une vie définie avant la naissance.

Chaya vit à Borough Park, à Brooklyn. Un quartier juif ultra-orthodoxe. Règles strictes, communauté fermée, rôles assignés.

Sa vie a été décidée avant même qu'elle puisse avoir une opinion : – un mariage très jeune – beaucoup d'enfants – aucune vraie autonomie – l'étude religieuse au centre – le monde extérieur vu comme une menace.

Sa journée est pleine : maison, enfants, courses, cuisine, rituels, demandes constantes. Jamais un moment de vrai silence, jamais un espace rien qu'à elle. Chaya a des pensées qu'elle ne peut pas exprimer. Des questions qu'elle ne peut pas poser. Des soupçons sur ce qu'il pourrait y avoir dehors, mais aucune carte pour y arriver.

Son absence est culturelle et spirituelle : elle est présente dans chaque geste de son monde, mais elle ne peut pas exister comme individu séparé de la structure.

New York applaudit la diversité, mais accepte volontiers que certaines femmes vivent dans des cages culturelles « invisibles » tant qu'elles ne dérangent pas les autres.

— Nando

Salon de manucure

Li Mei, 41 ans – Flushing, des mains parfaites, une vie consumée

Li Mei travaille dans un salon de manucure à Flushing, dans le Queens. Cliente après cliente, ongle après ongle, dans l'odeur du dissolvant, un masque sur le visage, le dos voûté.

Elle est arrivée de Chine il y a plus de dix ans. Elle a trouvé du travail tout de suite : en liquide, de longs services, peu de questions.

Elle travaille six jours par semaine, dix heures par jour. Parfois plus.

Pour les clientes, elle est un accessoire du lieu : « la dame qui fait bien les ongles et en silence ».

Personne ne se demande : – combien d'argent il lui reste en poche – combien de fois elle respire des produits chimiques – si elle a une assurance santé – si elle peut dormir la nuit sans douleur. Son absence est chimique et sociale : elle s'use lentement sous les néons, à rendre belles les mains des autres, pendant que personne ne remarque dans quel état sont les siennes.

Moi, Nando, je l'imagine fermer la boutique le soir et compter l'argent. Pas le bénéfice : la marge. La différence entre rester à flot ou couler un peu plus.

— Nando

Femme de la nuit

Jasmine, 28 ans – Times Square, lumières vives, vie fragile

Jasmine travaille dans des clubs qui vivent après minuit. Elle ne danse pas pour l'art. Elle danse pour survivre.

Elle fait de longs services, dans des couloirs sombres, avec des gérants qui sourient trop et des clients qui confondent service et dû.

Elle a appris dix règles qui ne sont écrites nulle part : – sourire – ne pas faire confiance – ne pas rester seule – ne pas boire ce qu'on t'offre – ne pas montrer la peur – garder les yeux ouverts – ne pas se faire d'amis – ne croire à aucune promesse – ne pas s'arrêter – ne pas rentrer tard seule.

Chaque nuit est un numéro d'équilibre sur un fil invisible. Personne ne la protège : ni les clubs, ni la police, ni la ville.

Son absence est morale : tout le monde sait qu'elle existe, mais personne ne veut la reconnaître comme travailleuse.

Moi, Nando, quand je vois des filles sortir des clubs à l'aube, je sais que la force n'a rien de glamour. C'est de la survie. — Nando Livreuse Karla, 30 ans – Queens → Manhattan, pluie, neige, chaleur, toujours dans la rue Karla travaille avec son vélo. Sac isotherme sur le dos, téléphone sur le guidon, une appli qui décide de tout : – l'itinéraire – la paie – le temps – la pénalité – la commande suivante Elle est la partie « intelligente » du système. La partie que personne ne veut regarder. Elle file entre les voitures, les taxis, les nids-de-poule et les feux impitoyables. Elle pédale sous la pluie, dans la neige, le vent lui glaçant le visage. Tout ça pour quelques dollars versés au compte-gouttes. Ce soir-là, elle rentre chez elle épuisée. Aucune protection, aucune sécurité, aucune assurance. Son absence est numérique : elle n'existe que dans les applis. Pas dehors. — Nando Mère célibataire du Queens profond Erika, 33 ans – Far Rockaway, entre l'océan, la distance et la pauvreté Far Rockaway, c'est New York, mais pas vraiment. C'est éloigné, déconnecté et oublié. Une zone que la ville n'utilise que pour les statistiques. Erika y vit avec deux enfants.

Elle travaille dans un supermarché. Chaque jour, elle fait ce qu'elle peut :

– elle élève les enfants – les habille – prépare le petit-déjeuner – les emmène à l'école – court au travail – gère les clients, les pesées, les caisses – rentre dans des bus interminables – cuisine – nettoie – remet tout en ordre

C'est une mère qui a trois vies : la sienne, celle de ses enfants et celle du quartier.

Son absence est géographique : elle vit trop loin pour être vue.

Moi, Nando, je regarde les cartes et les distances et je sais une chose : ceux qui vivent à Far Rockaway vivent chaque jour avec un handicap invisible.

— Nando

Femme de la communauté noire de Brooklyn

Latoya, 40 ans – Brownsville, la routine de la survie

Brownsville est l'un des quartiers les plus abîmés de New York. Pauvreté ancienne, services pauvres, écoles négligées.

Latoya a deux emplois : le matin dans une école, le soir dans une maison de retraite.

Sa journée ne finit jamais. Elle n'a pas d'horaires. Elle n'a pas de marge. Elle n'a pas de répit.

Chaque mois, il faut décider quoi payer en premier : le loyer ? les factures ? la nourriture ? les transports ? les médicaments ?

Son absence est raciale : dans une ville qui aime se dire « progressiste », les femmes noires des quartiers pauvres disparaissent en dernier et ne redeviennent visibles que lorsqu'il y

a une tragédie à publier en ligne. — Nando Femme de la tech Hannah, 29 ans – Manhattan, start-up, anxiété, pression, faux-semblants Hannah travaille dans une start-up technologique qui parle de « diversité », d'« inclusion », d'« avenir » et de « nouveau leadership ». Puis, dans la pratique : – des hommes au sommet – des hommes qui décident – des hommes qui dirigent les projets – des hommes qui reçoivent les fonds. Hannah fait tout le travail invisible : organiser, corriger, présenter, gérer les clients et gérer les urgences. Elle est douée. Si douée que tout le monde profite d'elle. Elle est en thérapie depuis un an pour anxiété et burn-out. Son absence est culturelle : la tech se dit moderne, mais elle est vieille à l'intérieur. Moi, Nando, j'ai compris que le « nouveau monde » ne change pas tant que ceux qui le gouvernent ne changent pas. — Nando Immigrée sans papiers Yaritza, 26 ans – Bronx, travaille partout, vit cachée. Yaritza n'existe pas pour l'État. Donc, l'État n'existe pas pour elle. Elle travaille dans trois endroits inhabituels : – le ménage dans un immeuble – la cuisine dans un deli – la garde d'enfants quand on a besoin d'elle.

Elle est payée en liquide. Aucune sécurité. Aucune protection. Aucun droit.

Elle a peur de la police, peur de l'immigration, peur des propriétaires, peur qu'une plainte la fasse disparaître pour toujours.

Son absence est juridique : elle vit dans la faille entre deux mondes. Elle est nécessaire mais pas reconnue.

— Nando

Immigrée en fuite

Maha, 37 ans, d'Astoria, fuit un mariage forcé.

Maha est arrivée du Moyen-Orient il y a deux ans. Elle a laissé derrière elle un mari violent, une famille qui ne voulait pas de sa liberté et une culture qui ne permet pas à une femme de prendre ses propres décisions.

À New York, elle vit dans une chambre partagée à Astoria. Elle travaille dans une épicerie. Elle apprend l'anglais le soir en regardant des vidéos sur son téléphone.

Elle porte en elle une peur ancienne : que quelqu'un de sa famille la retrouve. Que tout revienne en arrière. Que la liberté prenne fin. Son absence est affective : elle existe à moitié, un pied dans la nouvelle vie et un pied dans une fuite éternelle.

New York lui a donné la possibilité de disparaître. Maintenant, elle doit apprendre à exister.

— Nando

Femme des kilomètres de rues, de métro, de bruit, de course

Elena, 50 ans – Manhattan, une vie passée dans la ville qui dévore.

Elena vit dans la ville depuis plus de trente ans. Elle a vu changer des quartiers, des immeubles, des magasins et des visages. Elle a vu des amies partir, des collègues perdre leur emploi, des familles se briser.

Elle, elle est restée.

Elle travaille comme superviseuse dans un grand magasin. De longs services, de lourdes responsabilités, une pression constante. Elle dirige des équipes, gère les clients et sauve des journées qui auraient dû être perdues.

Elena est le vrai New York : celui qu'on ne voit pas dans les films. Celui qui fait tourner le système. Celui qui ne se plaint pas mais sent chaque coup.

Son absence est existentielle : elle a tout donné à la ville, et la ville ne lui a rendu que de la résistance.

Moi, Nando, quand je rencontre des femmes qui vivent ici depuis vingt ans, je comprends une chose qu'aucun touriste ne comprendra jamais : vivre à New York est une guerre lente. Et celles qui restent gagnent chaque jour sans fêter.

— Nando

Épilogue

New York est une ville qui exige d'être vue, mais ne regarde jamais vraiment. C'est un lieu qui entre en vous comme une élection non sollicitée : soit vous l'acceptez, soit elle vous écrase.

Dans ce chaos parfait, les femmes sont l'axe invisible qui tient tout ensemble. Elles sont dans les trains, dans les cuisines, dans les hôpitaux, dans les écoles, dans les gratte-ciel, dans les entrepôts, dans les quartiers où le pouvoir n'entre jamais. Elles sont partout, mais on ne pense à elles que lorsqu'on en a besoin.

La ville court plus vite que la vie elle-même, et dans cette course elle consume celles qui la soutiennent vraiment. New York promet tout : le succès, les opportunités, le salut. Puis elle exige un prix qu'elle ne dit pas.

La vérité est simple : la ville la plus célèbre du monde prospère sur le dos de femmes qui ne font jamais la couverture des magazines.

Ce chapitre les ramène à la surface. Une par une. Histoire par histoire. Sans filtre. Sans romantisme. Le dos droit, comme le

mérite chaque vie ignorée alors qu'elle porte le poids de millions d'autres.

Réflexion

Chaque État de ce volume montre un type d'absence. New York les contient tous. Ici, l'absence féminine est totale et multipliée : – absence de temps – absence de protection – absence d'espace mental – absence de reconnaissance – absence d'écoute – absence de répit – absence d'identité autonome – absence de retour pour ce qui est donné.

La ville qui vend l'idée de liberté est la même ville qui force des milliers de femmes à survivre dans des systèmes qui n'ont pas été conçus pour elles. Elles sont essentielles, mais jetables. Elles sont présentes, mais invisibles. Elles sont le moteur, mais pas le récit.

À New York, chaque femme mène une bataille différente, mais toutes partagent le même terrain : une ville qui ne s'arrête pas, pas même devant leur lutte.

Et c'est précisément pour cela que ces pages sont nécessaires : New York, ce n'est pas seulement la skyline, l'art, la culture, le succès. C'est aussi l'absence. L'absence féminine. La plus évitée, la plus authentique, la plus constante.

Note personnelle

New York est ma maison. Et justement parce que c'est ma maison, je ne lui pardonne pas ses mensonges.

Je ne m'intéresse pas à décrire la ville vue par les touristes, les journaux, les séries télé ou les rêves des autres. Je m'intéresse à la ville qui respire, qui saigne, qui se brise et se reconstruit chaque jour sur les épaules de vraies personnes.

J’en ai assez vu pour comprendre une chose de manière définitive : ici, les femmes portent deux fois plus et reçoivent deux fois moins. Non parce qu’elles sont faibles, mais parce que la ville s’est habituée à leur force. Et quand le monde s’habitue à votre force, il cesse de vous protéger. Moi, Nando, j’ai écrit ces histoires parce que je ne peux pas accepter que tout cela soit passé sous silence. Je ne peux pas accepter que celles qui font tourner toute cette machine soient mises à l’écart du récit. Je ne peux pas accepter que le bruit de la ville couvre le bruit des vies qui la maintiennent à flot.

New York est belle, mais elle n’est pas innocente.

Ces pages sont ma façon de le dire, sans rien édulcorer, sans retirer une once de vérité, sans demander la permission à personne.

— Nando

Ferdinando Frega